

Études d'histoire religieuse



Françoise Deroy-Pineau, *Jeanne Le Ber. La recluse au coeur des combats 1662-1714*, Montréal, Bellarmin, 2000, 193 p.

Chantal Gauthier

Volume 67, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006784ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006784ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauthier, C. (2001). Compte rendu de [Françoise Deroy-Pineau, *Jeanne Le Ber. La recluse au coeur des combats 1662-1714*, Montréal, Bellarmin, 2000, 193 p.] *Études d'histoire religieuse*, 67, 303–305. <https://doi.org/10.7202/1006784ar>

Ainsi, nous n'apprenons rien de personnel sur sa formation à La Flèche et à Orléans, et il est également impossible de lui attribuer un sentiment qui lui soit propre au sujet de son périple italien. Dubé supplée en recréant des atmosphères. Il recourt alors à des sources de seconde main. Ainsi, les notes laissées par Descartes sur ses années au collège de La Flèche ou encore les récits de voyages en Italie, rédigés, entre autres auteurs, par Montaigne. Par ailleurs, faute de documents, des questions restent encore en suspens : ainsi, les rapports entre Maisonneuve et le gouverneur de même que les raisons de son rappel n'ont pu être élucidés. Enfin, la spiritualité de Montmagny nous échappe malgré la floraison de détails sur les événements religieux qui scandent la vie de la jeune colonie.

J'ai déjà souligné la rigueur de l'auteur, ajoutons-y la prudence, l'érudition ainsi qu'un remarquable exercice pédagogique qui s'exprime particulièrement à l'occasion d'admirables analyses de textes. Il en résulte un ouvrage enrichissant, utile et agréable à lire.

Jean Roy
Centre interuniversitaire d'études québécoises
Université du Québec à Trois-Rivières

* * *

Françoise Derooy-Pineau, *Jeanne Le Ber. La recluse au cœur des combats 1662-1714*, Montréal, Bellarmin, 2000, 193 p.

Poursuivant ses enquêtes sur les pionnières de la Nouvelle-France (Marie de l'Incarnation, Mme de La Peltrie et Jeanne Mance), la sociologue Françoise Derooy-Pineau s'intéresse cette fois-ci à Jeanne Leber. Figure plutôt méconnue, fille de Jacques Leber et de Jeanne Lemoyne, la jeune femme prit le singulier parti, à l'âge de quinze ans, de vivre en recluse. Choix étonnant dans le contexte colonial, c'est-à-dire dans une société en pleine construction. Choix étonnant également parce que la famille de Jeanne Leber était aisée et qu'elle-même représentait, dit-on, un des plus beaux partis de la colonie. Malgré le peu de source à sa disposition – il existe deux biographies de Jeanne Leber écrites au XVIII^e siècle mais elle-même n'a jamais laissé de traces écrites – l'auteure fait revivre ce personnage au destin peu commun. Elle tente également d'expliquer le choix insolite de la jeune femme.

En dix courts chapitres, Françoise Derooy-Pineau relate l'établissement des Leber et des Lemoyne en Nouvelle-France, la naissance de l'héroïne, son éducation chez les ursulines, les développements de la colonie, la vie de recluse que Jeanne mène chez ses parents à son retour du pensionnat plus la vie de recluse qu'elle a menée chez les Sœurs de la congrégation de

Notre-Dame. À mi-chemin entre le roman et le travail historique, l'entreprise de l'auteure laisse le lecteur sur sa faim. Malgré sa volonté d'« insérer la vie de Jeanne Leber dans celle de sa société » (p. 18), le contexte historique est esquissé à gros traits. Les stéréotypes et autres lieux communs abondent, particulièrement au sujet des femmes : « Les Montréalaises malgré les angoisses, sont fécondes... » (p. 32) ; « ... les femmes manifestent, au milieu des combats et des tremblements, une étonnante sérénité. La preuve ? Elles continuent à avoir des enfants » (p. 32). De plus, il aurait été pertinent, étant donné l'insistance de l'auteure sur les naissances nombreuses et la richesse financière des familles Leber et Lemoyne, d'avoir quelques données sur la démographie de la Nouvelle-France et sur le statut socioéconomique des colons.

Desservie par le manque de sources, l'auteure prend beaucoup de liberté avec l'histoire, attribuant telle ou telle parole, ou encore tel ou tel geste non seulement à l'héroïne mais à tous les personnages qui l'entourent. L'absence de références précises fait d'ailleurs en sorte que le lecteur ne sait plus ce qui est avéré et ce qui relève de l'imagination de l'auteure (p. 39, par exemple). En outre, l'utilisation d'un ton plus que familier n'est nullement justifiée et devient rapidement agaçant : « ... les mamans mettent au monde de nouveaux petits enfants... » ; « Jeanne Leber vogue très sagement vers Québec accompagnée de son papa... » (p. 47) ; « Pour une tendre maman très attachée à sa fille, le sacrifice est bien gros » (p. 48).

Françoise Dery-Pineau s'interroge, dans son introduction, sur le pourquoi du choix de Jeanne Leber. Vocation ou provocation, demande-t-elle ? Or la suite du livre n'apporte aucun élément de réponse satisfaisant. D'ailleurs, ce choix, dans le contexte de l'époque, était-il véritablement si étrange ? Certes, Jeanne Leber refuse le mariage et choisit la solitude et la prière. Certes, elle refuse d'entrer formellement en religion. Mais un nombre grandissant de femmes aux XVII^e et XVIII^e siècles rejettent le mariage et le couvent et choisissent à la fois l'abstinence et l'action dans le monde. Le choix de Jeanne Leber est-il si différent ? Comme plusieurs femmes fortunées, elle pourvoit à la fondation d'établissements d'enseignement. Elle se consacre également à des travaux d'aiguilles qui ornent les églises de la région. Elle est recluse mais elle s'active. Contemplative dans l'action, aime à dire l'historienne Dominique Deslandres qui signe la préface de ce volume. Il semble que l'auteure n'ait pas saisi l'importance de ce paradoxe. L'historienne Elisja van Kessel, quant à elle, parle du « pouvoir des femmes mystiques », pouvoir dont elles n'ont pas hésité à se servir. Un pouvoir qui était synonyme de liberté : liberté de parole, liberté d'action. On aurait aimé que l'auteure situe la vie et le choix de Jeanne Leber dans une plus vaste histoire des femmes et de la religion.

Françoise Dery-Pineau montre une trop grande admiration pour son sujet et trop peu d'esprit critique. Son ouvrage a cependant le mérite de

faire sortir de l'ombre une femme qui avait pourtant choisi d'y demeurer. Ce portrait éveillera peut-être suffisamment la curiosité des chercheurs pour susciter d'autres études sur Jeanne Leber et replacer sa vocation dans le véritable contexte religieux de l'époque.

Chantal Gauthier
Université de Montréal

* * *

Raymond Brodeur, dir., *Marie de l'Incarnation. Entre mère et fils : le dialogue des vocations*, Sainte-Foy, Les presses de l'université Laval, 2000, 159 p.

Marie de l'Incarnation n'a pas fini d'intéresser les chercheurs. Née à Tours (1599), morte à Québec (1671) après y avoir fondé le premier monastère des Ursulines (1639), elle a été récemment honorée dans ses deux patries par deux colloques internationaux (Tours, mai 1999, Québec, septembre 1999) mais le Centre d'études Marie de l'Incarnation (CÉMI) créé en 1993 à l'initiative du professeur Raymond Brodeur (Faculté de théologie, Université Laval) avait déjà montré fort éloquemment, avec la mise en place d'un séminaire de lecture, l'extrême intérêt d'une personnalité et d'une œuvre qui comptent parmi les plus attachantes du XVII^e siècle.

En effet, comme le rappelle R. Brodeur, maître d'œuvre du présent volume dont il assure avec bonheur l'ouverture et la clôture, c'est après la tenue d'un premier atelier (cf. *Laval théologique et philosophique*, 53, 2, juin 1997) qu'un second atelier (1995-1996) prit le pari original d'une lecture pluridisciplinaire présentée par des intervenants d'origine diverse (théologiens, littéraires, historiens, sociologues, psychanalystes) autour d'un texte unique, reconnu suffisamment riche pour que chacun pût en proposer, à partir de ses propres grilles d'analyse, une interprétation différente et complémentaire. La longue lettre 68 du 1^{er} septembre 1643 de Marie à son fils, intégralement et scrupuleusement transcrite à l'orée de l'ouvrage, justifie pleinement par le crucial « dialogue des vocations » qu'elle instaure, les douze interrogations qui lui sont adressées dans ce petit volume dont on notera déjà l'exceptionnelle qualité de présentation. Dans une première partie « Texte en contexte », le regretté Guy-Marie Oury, éditeur des lettres, rappelle le parcours difficile de Claude, enfin reçu bénédictin de la congrégation de Saint-Maur (3 février 1642) au terme d'une jeunesse orageuse et meurtrie. Sa vocation depuis toujours souhaitée par sa mère « a mis longtemps à devenir une vocation personnelle » ; c'est maintenant chose faite pour la plus grande « consolation » de Marie. Dans une perspective historiquement plus large, D. Deslandres (Montréal) s'interroge à partir de certains thèmes de la lettre sur les liens éventuels de Marie de l'Incarnation